

Chapitre I^{er}

1456

Ce n'étaient que jeux et rires. Les enfants de Piero et Lucrezia de Medici, deux garçons et deux filles, et leurs cousins et cousines, couraient dans les couloirs, envahissaient les salles de réception où patientaient les clients, bousculaient les domestiques, tiraient les cheveux des esclaves maures ou circassiennes, taquinaient les nourrices des petits et les précepteurs des grands, chipaient un fruit ou une friandise à la cuisine, sans encourir la moindre réprimande. Le *palazzo* de la via Larga était une ruche joyeuse. L'aîné des garçons, Lorenzo, y menait le bal, toujours prêt à inventer un nouveau jeu, une farce inédite ou à improviser une partie de *calcio* sur le gazon du jardin.

C'était un garçonnet châtain et frisé aux yeux sombres et à la silhouette bien découpée. Ses traits étaient ingrats, le nez déjà un peu fort. Mais la hardiesse et la vivacité de son regard faisaient oublier cette laideur naissante, d'autant qu'il se mouvait avec une élégance naturelle.

Lorenzo poussa une haute porte sans même frapper. Cosimo, son grand-père, était assis au

milieu d'un groupe d'hommes richement habillés. Lui-même n'était vêtu que d'un sévère *lucco*, une longue tunique noire qui tombait sur ses talons. Les conversations cessèrent. Cosimo tourna la tête et sourit en apercevant l'enfant. Lorenzo approcha, nullement intimidé.

— Peux-tu me fabriquer un flûtiau, grand-père?

Et en même temps, il sortit de son sarrau un petit couteau et un bout de roseau. Il y eut des murmures. Cosimo ne parut pas s'en apercevoir. Il s'empara des deux objets et commença à tailler le roseau. Lorenzo s'était assis à ses pieds et observait. Les mouvements du vieil homme étaient lents, appliqués. Il semblait prendre un réel plaisir à ce travail modeste. Les copeaux tombaient sur le riche tapis d'Orient qui couvrait la plus grande partie du sol carrelé. Autour, on avait du mal à cacher son impatience et son incompréhension. Enfin Cosimo porta le flûtiau à ses lèvres. Un son bref et acide en sortit. De chaque côté du long nez du vieillard, les yeux gris pétillèrent. Déjà, Lorenzo tendait la main.

— Merci, grand-père.

L'enfant s'enfuit en courant. Il y eut un silence. Puis, l'ambassadeur de Lucques, vêtu d'un manteau de brocart orné d'un col d'hermine, osa, presque timidement :

— Comment un homme si important que vous peut-il se laisser distraire par un enfanton?

Cosimo eut un petit rire. Bonhomme, il lâcha :

— On n'aime jamais assez ses enfants et petits-enfants...

Et il ajouta :

— Savez-vous que s'il m'avait demandé de jouer de cet instrument, je l'aurais fait!

*

Lucrezia de Medici, assise près d'une fenêtre de sa chambre, rêvait. Au milieu du jardin aux carrés parfaitement dessinés, près de la fontaine où gazouillait un filet d'eau, la légendaire Judith levait son cimenterre au-dessus de la tête d'Holopherne qu'elle empoignait par les cheveux afin qu'il offrît mieux sa gorge au fil de l'acier. La jeune femme aimait ce groupe commandé à Donatello par son beau-père Cosimo. Malgré les apparences, il n'y avait pour elle nulle violence dans cette scène. Judith, visage douloureux de madone, évitait de regarder sa victime. Sans doute ne pouvait-elle oublier que cet homme à la musculature d'athlète avait étreint son corps, baisé ses lèvres. Ne l'avait-elle pas séduit puis enivré pour arriver à ses fins? Et maintenant elle paraissait regretter de devoir le mettre à mort. D'ailleurs, l'homme aux yeux clos, bouche entrouverte, semblait s'abandonner aux coups de sa maîtresse comme si sa docilité était un ultime acte d'amour.

Parfois Lucrezia espérait que le cimenterre, figé pour toujours dans le bronze, ne trancherait jamais la tête du général assyrien. L'amour et la mort : Donatello avait interprété la légende à sa façon. D'autres artistes avaient choisi de représenter la farouche Judith brandissant la tête tranchée d'Holopherne. Lui n'avait pu s'y résoudre et Lucrezia lui en rendait grâce car elle aimait à s'identifier à cette héroïne juive qui souffrait de devoir sacrifier son amant d'une nuit. Elle

avait même poussé la dévotion jusqu'à écrire une *Vie de Judith*. Plus tard, elle la lirait à ses filles.

Lucrezia rêvait toujours. Issue de l'ancienne et noble famille Tornabuoni, elle avait été mariée très jeune à Piero de Medici, le fils aîné de celui que l'on appelait désormais Cosimo l'Ancien. Les deux époux se connaissaient à peine. Peu importait. C'était l'union de deux lignées qu'on célébrait, celle des Medici, la plus riche maison de Florence, et celle des Tornabuoni, qui avaient eu la sagesse de renoncer à toute fierté nobiliaire pour prendre rang dans l'élite bourgeoise et marchande de la ville.

Cosimo avait voulu que les noces de son héritier fussent fastueuses. Il offrait une fête au peuple de Florence, distribuant à profusion friandises et pièces d'or, mais chacun comprenait d'abord qu'il prenait sa revanche sur ceux qui l'avaient exilé sept ans plus tôt après avoir tenté de l'assassiner dans sa geôle. Les Albizzi, les Pazzi, les Giudicelli, les Strozzi et autres Acciaiuoli. Tous ces nobles qui n'avaient jamais accepté qu'un banquier et un marchand les supplantent et osent les provoquer en faisant édifier le plus imposant *palazzo* de la cité. Pourtant, Cosimo, matois, avait refusé les plans trop somptueux du grand Brunelleschi et exigé que la façade symétrique soit sobre. Rappelant les anciens palais-fortresses où l'on trouvait refuge au premier danger, elle commençait à la base par de gros bossages de pierre dans lesquels s'ouvraient de hautes fenêtres carrées. Ce rez-de-chaussée était dévolu au travail, bureaux et magasins. Mais, au fur et à mesure que l'œil s'élevait, la pierre devenait plus lisse, les baies cintrées s'ornaient de colonnettes. Toutefois, ce n'est qu'en

entrant dans le *palazzo* qu'on en découvrait la grâce, à commencer par la colonnade de la cour, surmontée d'une élégante loggia.

Le chef de la maison Medici, réfugié à Venise avec toute sa famille, était demeuré éloigné un an. Florence l'avait rappelé. Son retour fut aussi triomphal que sa vengeance fut impitoyable. Les grandes familles furent bannies et certains de leurs affidés discrètement assassinés. Les Medici n'oubliaient jamais.

Les noces... Autour du carrosse qui l'emportait vers Santa Maria del Fiore, la foule criait sa joie. Lucrezia, assise entre sa mère et Contessina, sa future belle-mère, avait le cœur serré. Tous ces braillards qui se pressaient autour du véhicule en brandissant des étendards aux armes des Medici lui faisaient peur. Le dôme de la cathédrale resplendissait sous un pâle soleil d'hiver. Lucrezia se tourna un instant vers sa mère, Selvaggia. Pourquoi avait-elle accepté que sa fille fût vendue? La bonne fortune du clan Tornabuoni exigeait-elle ce sacrifice? Le carrosse s'arrêta sur le parvis. Déjà, on la pressait de descendre. Des hérauts vêtus aux couleurs des Medici, tuniques blanches frappées du lys rouge, embouchèrent leurs trompettes. Des hommes d'armes se précipitèrent pour écarter la foule. Piero, planté devant les portes grandes ouvertes, fit un pas vers elle. Ni beau ni laid, simplement ordinaire malgré la richesse de son costume, il semblait emprunté, intimidé même. Comme s'il ne comprenait toujours pas que cette jeune beauté brune, couronnée de guirlandes d'or, serrée dans une luxueuse robe blanche au col d'hermine telle un bijou dans son écrin, serait bientôt sienne. Elle avança à son tour. Respectant la tradition, Piero

tendit la main. Elle hésita avant de donner la sienne. L'*impalmamento* l'engageait pour toujours. Enfin, elle se décida et ferma les yeux, sa menotte dans la grosse main de Piero.

La suite, pour elle, se déroula dans une sorte de brouillard. Il y eut la longue marche vers l'autel au milieu d'une foule où brillaient colliers, diadèmes et pendentifs, comme des étoiles qui s'allumaient sur son passage. Puis le pape prit la parole. Eugène IV avait tenu à célébrer lui-même le mariage du fils du premier citoyen de Florence. Ensuite, on la fit monter sur une haquenée blanche, ornée de rubans dorés et pourpres. C'est ainsi, environnée de pages et d'hommes d'armes, qu'elle gagna le *palazzo* Medici, au milieu d'une populace hurlante qui essayait de toucher sa robe comme si elle avait le pouvoir de porter bonheur.

Via Larga, au seuil de la maison princière qui allait être désormais sa demeure, Cosimo l'attendait. Elle dut sacrifier à la coutume romaine qui voulait que la nouvelle épousée et son mari dégustent ensemble un ramequin de miel. Après, ce fut l'interminable banquet, les musiciens, les jongleurs, les serviteurs qui défilaient chargés de plats, les torches qui illuminaient l'immense salle de réception tendue de tapisseries des Flandres. Le brouillard, toujours. C'est à peine si elle devinait à ses côtés la présence de Piero, les yeux brillants d'impatience, les mains frôleuses. Le vin avait effacé sa timidité. Autour de la longue table, des regards égrillards suivaient son manège. Lucrezia, elle, ne voyait rien, ne sentait rien.

Ce que fut sa nuit de noces, elle préféra longtemps l'oublier. Piero l'avait prise avant même qu'elle ne fût

déshabillée. Elle ne ressentit ni dégoût ni plaisir, seulement la honte de ce corps qui ne lui appartenait plus.

Entre Lucrezia et Piero il n'y eut jamais d'amour partagé, seulement un respect réciproque et une réelle affection. La jeune femme était la première à se révolter quand elle entendait les Florentins affubler son mari de ce triste sobriquet : *il Gottoso*, Piero le Goutteux ! Oui, le fils aîné de Cosimo était affligé de cette maladie qui courait dans les veines des Medici. Ses doigts étaient gonflés, des excroissances crayeuses apparaissaient sur sa peau et il lui arrivait de plus en plus souvent de boiter, de devoir garder le lit ou de se faire transporter en litière... Pauvre Piero qui avait conscience de son infirmité et souffrait de voir à ses côtés une femme aussi désirable qui partageait de plus en plus rarement sa couche. En vérité, ce qui unissait d'abord les époux, c'étaient leurs enfants qu'ils chérissaient également.

Lucrezia, front haut, œil de velours et bouche vermeille, était toujours belle et c'est à peine si les années avaient étoilé le coin de ses yeux de très fines rides que l'on ne découvrait que lorsqu'elle souriait. Elle savait que tout Florence l'épiait. Pourquoi, lors du dernier bal, avait-elle donné un bras trop confiant à ce jeune et joli héritier de la famille Pitti ? Pourquoi se rendait-elle seule aux thermes de Bagno a Morba qu'elle avait fait aménager à grands frais sur sa cassette personnelle ? N'était-ce pas un lieu de débauche où hommes et femmes prenaient les eaux ensemble et parfois, disait-on, dans le plus simple appareil ?

La cité était naturellement cancanière. Et les ennemis des Medici veillaient. Lucrezia était prudente.

Même s'il lui était arrivé de se laisser aller à satisfaire quelque inclination passagère, elle avait toujours pris garde à ne pas humilier sa famille d'accueil et ce mari auquel on l'avait donnée. Le plus souvent, en dehors des soins des enfants et des devoirs de la maison qu'elle partageait avec la mère de son époux, Contessina, elle se réfugiait dans l'étude et l'écriture. Elle avait lu Pétrarque, Dante et Boccace, mais aussi Aristote et Platon. Elle savait le grec et le latin, troussait d'aimables poèmes et rendait à la religion ce que le bon sens lui commandait. Pieuse sans ostentation, on lui savait gré de ne point être laide. Admiratrice des beautés antiques, elle n'en jugeait pas moins que l'adoration qu'on leur vouait dépassait le raisonnable. Donc, malgré l'ennui qui l'accablait parfois, elle se félicitait chaque jour de vivre dans une maison aussi tolérante.

Soudain, une nuée hurlante viola le silence de sa chambre. Les enfants. Ils s'agglutinèrent autour d'elle, piaillant et riant. Son regard s'attarda sur Lorenzo. Ce haut front, ce regard de braise, ces lèvres enfantines mais déjà voluptueuses... Malgré son nez tordu, son fils aîné promettait d'être un garçon séduisant. Combien de filles succomberaient-elles à la magie de son pouvoir? Lucrezia soupira et se tourna vers les autres enfants. Elle devait toujours veiller à ne pas laisser paraître qu'il était son préféré.

*

Cosimo referma la porte de son cabinet derrière lui. L'enfant ne pénétrait jamais sans un pincement au cœur dans cette pièce sombre aux murs recouverts

de livres et d'épais registres où flottait une odeur d'encre, de poussière et de chandelle brûlée. De lourds rideaux de velours pendaient à l'unique croisée dont les petits carreaux vert bouteille étaient sertis de plomb. Il semblait à Lorenzo qu'il y régnait un silence de chapelle. Un îlot de paix dans ce *palazzo* bruyant où la famille, les domestiques, les obligés et les clients ne cessaient d'aller et venir. Mais ce cabinet discret n'était-il pas le lieu où son grand-père rendait un double culte à l'argent et au savoir?

Il n'avait pas peur car il avait une confiance totale en son grand-père. Cependant, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver comme un vertige tant ce lieu austère et mystérieux imposait le respect.

Sans un mot, l'enfant se hissa sur une haute chaise à dossier droit. Cosimo prit place en face de lui, derrière sa table de travail sur laquelle étaient méticuleusement rangés papiers, manuscrits, encrier et plumes d'oie. La leçon pouvait commencer. Le vieil homme éprouvait un réel plaisir à dispenser à son petit-fils l'enseignement qu'il n'avait pas eu le temps ni le désir de donner à ses propres enfants. Comme si, déjà, sautant une génération, il avait décidé que Lorenzo serait son véritable successeur. Non qu'il n'aimât point son fils Piero, mais il doutait de la force de son caractère et s'inquiétait de sa nature souffreteuse.

Cosimo ouvrit un livre de comptes. Les pages étaient couvertes de son écriture minutieuse : le plus souvent des colonnes de chiffres soigneusement calligraphiés. Parfois quelques lignes humanisaient ces tableaux arides.

— Tu vois, derrière ces chiffres, il ne faut jamais oublier qu'il y a des vies... Prêter de l'argent, ce

n'est pas seulement affaire de comptabilité. Il faut du tact, de l'intelligence et même du cœur. Prends celui-ci...

Il posa son index sur une colonne. L'enfant regarda. Sous le doigt de son grand-père les chiffres devenaient vivants.

— C'est un armateur. Guido Filidori... Il a une jolie femme et une paire de gentils enfants. Il avait besoin d'une grosse somme pour financer une lointaine expédition sur la côte barbaresque. J'aurais pu lui prêter quelques centaines de florins et prendre en gage l'un de ses bateaux ou encore sa maison. Mais les Medici ne sont pas des usuriers... Ce sont des banquiers et des marchands. J'ai préféré m'associer à ses affaires en lui demandant une part des bénéfices de son commerce. Ainsi, lui faisant confiance et acceptant de partager ses risques, je l'ai obligé.

— Et tu y as gagné?

Le vieil homme plissa les yeux. Une sorte de rire silencieux.

— Beaucoup plus que tu ne peux imaginer. Sa cargaison d'aromates était de premier choix. Désormais, cet homme m'est attaché pour toujours.

L'index se déplaça sur une autre colonne.

— Celui-ci est un paysan du Mugello, le berceau de notre famille. L'an passé, la grêle a gâté toute sa récolte. C'est un homme désespéré qui est venu me voir. Il ne pouvait plus nourrir sa famille ni acheter de semences... Qu'aurais-tu fait à ma place?

— Tu as eu pitié, grand-père...

— Mais encore?

Lorenzo réfléchit. Lorsqu'il répondait bien aux questions de son grand-père ou qu'il se montrait

suffisamment attentif, la leçon se terminait par une partie d'échecs.

— Tu lui as demandé une part de sa prochaine récolte!

Le regard de Cosimo pétilla.

— Tu as compris, mon petit Lorenzo... Mais, comme je ne voulais pas l'étrangler, je lui ai permis de me rembourser sur plusieurs récoltes...

— Et tu t'es fait un nouvel ami!

Le vieux hocha la tête.

— Mais, grand-père, si la grêle détruit à nouveau son blé?

— Je patienterai. La mère nature est moins ingrate qu'il n'y paraît. Elle finit toujours par rendre les fruits qu'on lui abandonne.

Cosimo referma le livre, planta ses deux coudes sur la table et posa sa tête entre ses mains.

— Vois-tu, Lorenzo, nous exerçons un métier difficile qui demande beaucoup de clairvoyance. Il faut être capable de reconnaître le mauvais débiteur, celui qui emprunte en sachant qu'il ne pourra jamais rembourser.

Lorenzo ouvrit de grands yeux.

— Parce qu'il y a des gens qui ne remboursent pas leurs dettes?

— Oui. Ils sont légion.

— Alors ce sont des voleurs!

— De fieffés coquins, oui.

— Comment peut-on savoir s'ils sont malhonnêtes?

Le vieil homme rit.

— C'est affaire d'expérience et de connaissance des hommes! Ainsi, lorsque tu as un doute sur un

emprunteur, demande un intérêt usuraire. Ou encore, exige qu'il te confie en gage un objet très précieux. Si l'homme ne se récrie pas et accepte trop facilement tes conditions, c'est qu'il n'a pas l'intention de te rembourser. Il faut alors rompre ce commerce au plus vite!

Malgré son jeune âge, l'enfant ne donnait aucun signe d'impatience. Il était au contraire très fier : ce vieillard au maintien modeste n'en était pas moins le personnage le plus puissant de Florence et il discutait d'égal à égal avec les monarques, les princes et les papes.

— Grand-père, as-tu déjà prêté aux rois?

Cosimo sourit.

— Les rois, Lorenzo, sont les plus grands emprunteurs qui existent de par le monde. Ils vivent toujours à crédit.

— Mais remboursent-ils?

— Être le banquier d'un roi est un métier bien périlleux! Les Bardi, la famille de ta propre grand-mère, y ont perdu toute leur fortune... Le roi d'Angleterre, Édouard III, ne les a en effet jamais remboursés! Remarque bien que cette déroute de l'un de nos principaux concurrents nous a permis de nous affirmer comme les premiers banquiers de la place.

— Si les rois ne veulent pas rembourser, rien ne peut donc les y obliger?

— Il faut être prudent. Prudent et patient. Seuls les banquiers suffisamment riches peuvent se permettre d'attendre. Puis on ne doit jamais oublier de prendre de sérieuses garanties avant de prêter aux rois.

— Et toi, grand-père, l'as-tu déjà fait?

— Bien entendu... Il est difficile de refuser de prêter aux puissants. Mais j'ai toujours recouvré mon

argent. Il faut savoir, mon petit, qu'un roi nécessairement a encore la ressource de créer un nouvel impôt.

— Pour rembourser ses dettes?

— Oui. Dans ce domaine, les souverains ne manquent jamais d'imagination. Toutefois, nous ne sommes pas seulement des banquiers, nous représentons une force politique considérable en Italie. Les rois doivent compter avec nous car ils ont souvent besoin de notre alliance autant que de nos florins.

— Et toi, pourquoi n'es-tu pas roi?

Cosimo éclata de rire.

— Tu m'imagines avec une couronne et un sceptre? Non, Lorenzo, la sagesse consiste à gouverner sans en avoir l'air... Je n'ai aucun titre, je n'exerce aucune fonction officielle à la Seigneurie. Pourtant, ici, à Florence, tout procède de moi.

— Tu es donc aussi puissant qu'un roi!

— ... ou qu'un duc!

Cosimo se saisit de l'échiquier qui était posé derrière sa table de travail. Les pièces avaient été sculptées dans le marbre blanc de Carrare, le vert de Prato, le rouge de Sienne, ces mêmes pierres qui faisaient la gloire de Santa Maria del Fiore.

— Accepterais-tu de disputer une petite partie avec ton grand-père?

L'enfant, joyeux, commença sans attendre à disposer les pièces tandis que le vieil homme se levait et faisait quelques pas dans la pièce. Puis il se retourna.

— Écoute-moi bien, Lorenzo... Nous sommes riches, très riches. J'ai fait fructifier l'héritage de mon pauvre père, Giovanni di Bicci. Plus tard, tu agiras de même. Mais tu ne devras jamais aimer l'or... L'or n'est que l'instrument du pouvoir. C'est parce que

nous sommes riches que nous sommes admirés et respectés, c'est parce que nos coffres regorgent de reconnaissances de dettes que les Florentins, tant seigneurs que plébéiens, nous sont soumis. Si par malheur les Medici devenaient pauvres, ils ne seraient plus rien dans cette ville à laquelle ils ont pourtant tellement donné.

*

— Regarde là!

L'enfant appliqua son œil droit contre un petit trou pratiqué dans la boîte que l'homme lui tendit. Lorenzo ne put s'empêcher de pousser un petit cri. Une nuit de velours s'offrait à son regard. Les étoiles brillaient dans un ciel qui semblait éclairé de l'intérieur. La lune, opalescente, paraissait dans le coin gauche. Elle rayonnait, si proche, presque vivante.

— Observe bien. Suis la queue de la Grande Ourse et tu trouveras l'Arcturus qu'on appelle également l'étoile du Bouvier. Plus loin, tu rencontreras aussi Orion et encore les Pléiades dans la constellation du Taureau. Nous devons cette science à un Grec, Atarus, et au grand Ptolémée.

Lorenzo écoutait à peine tant il était subjugué par ce qu'il voyait.

— C'est magique... Je n'ai jamais rien vu de plus beau.

Assise un peu à l'écart dans un fauteuil recouvert d'un brocart moiré, Lucrezia observait avec attendrissement son fils, si frêle à côté de la haute silhouette de Leone Battista Alberti. L'homme était bâti en force. On devinait sous son pourpoint et ses chausses la masse

musculeuse de son corps et les puissantes attaches de ses membres, à peine altérées par l'âge. Leone venait d'avoir cinquante ans. Remarquable athlète, il avait sculpté son corps comme une œuvre d'art, à l'image de ces anciens gymnastes grecs qu'il admirait tant. Ne disait-on pas que dans sa jeunesse il était capable de sauter à pieds joints par-dessus dix hommes debout sans même effleurer leurs cheveux? Ou encore de perforer d'une flèche une cuirasse de fer? Il était aussi un cavalier hors pair et un joueur redoutable.

Alberti retira doucement la boîte des mains de l'enfant. Il fit glisser un panneau peint qui constituait le fond de l'objet. Il introduisit à sa place une autre peinture. Lorenzo s'empara aussitôt de la boîte et regarda à nouveau. Un sourire d'extase étira ses lèvres. Alberti se retourna, échangea un long regard avec Lucrezia. Sur ses cheveux blonds et courts coiffés à la mode des anciens Romains, il portait un *capuccio* rouge vif, la coiffure traditionnelle des Florentins. Ses traits étaient fins, son nez droit, ses yeux d'un bleu métallique, sa bouche gourmande. Seul le dessin fortement accentué des mâchoires trahissait ce qu'il y avait en lui d'avidité et de force.

Malgré elle, Lucrezia baissa la tête pour échapper à l'intensité de ce regard qui paraissait lire en elle à livre ouvert.

— La mer, on dirait qu'elle va sauter au-dessus de la falaise... Et la montagne là-bas qui s'enfonce dans les nuages... Il y a des grottes, des précipices, des cascades... J'ai l'impression d'entendre l'eau jaillir. Tu es un magicien, Leone.

Lorenzo tendit la boîte à l'homme.

— Je veux voir encore une de tes images!...